

L'indéfini

J'ai toujours aimé l'indéfini, moi qui pourtant commence toujours par définir avant de prendre la parole ou d'écrire. C'est ainsi que j'ai appris : définir, poser un cadre, aider l'autre à me comprendre. Passer de l'infini au fini, tracer des frontières, délimiter. Non pas pour exclure, ni pour figer, mais pour être sûre que nous pourrions nous croiser, nous rencontrer dans cet espace si bien dessiné.

Alors, comment concilier cet amour de la définition et cet attrait de l'indéfini ? Serait-il possible d'aimer les deux à la fois ? Défini-indéfini : des antonymes qui en s'opposant se nient ? Je ne le crois pas. Il y a des négations plus radicales.

Je l'ai appris à l'école, oui. J'ai appris l'existence de l'alpha privatif, ce préfixe héritage du grec ancien, a- ou an-, qui retire, qui nie le mot auquel il se rattache : atypique, agnostique, anarchique. Le latin, lui, a préféré le préfixe in-. Je lis que in- est « apparenté » à l'alpha ; apparenté, donc pas identique.

L'indéfini n'est pas donc l'absence de définition. Ce serait plutôt une définition non définitive ? Un cadre : flou, mouvant, souple, un cadre tout de même, pour aller du défini à l'indéfini, puis retourner, quand besoin, au défini. Brèche, passage ouvert et toujours possible. Dedans-dehors ?

L'indéfini. C'est cela qui me plaît dans ce mot : sa respiration, sa promesse, son refus de la clôture. Un mot presque magique, un mot de prestidigitateur. Le mot des mutations, le mot de la vie. L'indéfini pour dépasser les frontières : l'illimité, l'inépuisable, à deux pas de l'infini.

*Alessia Lefebvre,
à Aix-en-Provence, le 19 octobre 2025*